

L'objet est-il un sujet ? Faute de représentations communes, pouvons-nous parler de la même chose ?

Patrick MAURUS

Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Inalco)
pmaurus@inalco.fr



Synergies Corée n° 2 - 2011 pp. 65-70

Résumé : L'étude de l'objet a son histoire, et celle-ci diverge fortement d'un continent à l'autre. Mis en doute systématiquement en Occident, l'objet, l'instrument, la marchandise est un élément du Moderne en Corée, donc toujours envisagé de façon positive. Nous qui ne nous représentons pas l'objet de la même façon, pouvons-nous en débattre, par-delà les apparentes ressemblances de la mondialisation (seggyehwa) ? Il semble néanmoins que la Corée d'aujourd'hui, devenue productrice reconnue d'objets modernes mondialisés (en particulier dans les nouvelles technologies) commence à s'interroger.

Mots-clés : sociogramme, marchandise, valeur, représentations

Is the object a subject ?

Summary : The study of the objet has its own history. Which varies considerably from one continent to the other. In the West, objects, instruments, merchandises are systematically analysed et criticized, when, in Korea, they belong to the Modern world, hence are always positively appreciated. Since we don't have the same representations of Objects, how could we have a debate about them, despite the obvious similarities of « seggyehwa » ? Nevertheless, it seems that Today's Korea, since it is now an important producer of modern objects (new technologies), is experiencing new interrogations.

Keywords : sociogram, marchandise, value, representations

Le regard relativiste généralisé qui englobe maintenant toute évidence et toute représentation semble interdire le comparatisme. Tel qu'il a trop souvent été pratiqué jusqu'à maintenant, ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Mais le relativisme sûr de lui et dominateur cède pourtant toujours très vite dès qu'on entre dans le vif du sujet : la *réalité*, l'*objectivité*, le *concret* ne poussent-ils pas tout visiteur de Séoul à tirer d'emblée ses conclusions, fondées sur un incroyable empirisme. Les notions, les idées, les discours, tout cela peut bien subir la remise en question, mais l'*objectivité* des objets, voilà du dur et du concret, nous dit-on. Farce philosophique, sans doute, mais surtout porte ouverte à l'acceptation des notions niveleuses, englobantes, totalisantes, comme mondialisation, américanisation, là où le sens critique devrait prévaloir.

L'objet, quelles qu'en soient les définitions, n'a pris forme(s) en Occident qu'avec un très lent processus d'environ huit siècles de capitalisme donnant naissance à la fois à « une immense accumulation de marchandises », comme disait Marx, à un certain nombre de phénomènes non directement matérialisés, comme la cité, les classes, les échanges, les institutions, le droit, l'espace public, les usages, et, maintenant, les produits nomades dérivés de l'internet.

Cet objet, qu'il soit marchandise, produit, outil, a toujours été à la fois la marque d'une quantité (l'accumulation), servant à évaluer la richesse au moins apparente d'un ensemble, et la manifestation des contradictions souvent violentes témoignant de l'époque à laquelle il est apparu.

L'histoire occidentale, qui ne prend la forme d'un modèle qu'en raison de la puissance historique du dit Occident, a accouché d'une conception de l'objet marquée par ce double cheminement. L'objet, l'outil, la marchandise, l'appareil, l'instrument, 연장 yônjang/ 도구 togu/ 공구 konggu/ 수단 sudan, 사물 samul, 물체 mulch'e, 물건 mulgôn, 작품 changp'um¹, etc., est ce phénomène matériel qui permet à l'homme d'être plus qu'un homme, de prolonger de décupler ses forces et ses moyens, d'être surhomme. Lorsque l'objet est incorporé à l'homme, il donne naissance aux mythes et fantasmes, d'Icare à Superman, autant qu'aux rêves futuristes charriés par la médecine ou une certaine science-fiction. Mais l'objet est aussi et en même temps ce qui dépossède l'homme, qui le réduit, ce qui, agissant à sa place le déplace. Ce qui rivait Chaplin à sa chaîne de montage n'est-il pas aussi ce qui provoquerait le chômage? L'homme fait de l'homme à la fois un homme + et un homme -.

Cette double nature de l'objet lui semble consubstantielle, du moins depuis les débuts du capitalisme (mais peut-être avant). Il y a fort à parier que les progrès (?) techniques induits par les activités militaires ont toujours été appréciés très différemment selon qu'on était général ou chair à canon. Et l'exemple des métiers à tisser détruits par les canuts lyonnais est trop connu pour être glosé. Un peu comme si, symboliquement, l'objet avait la fois une valeur d'usage et une valeur de non-usage. Il ne s'agit évidemment pas d'un phénomène statique: il se manifeste différemment au cours de l'histoire de l'objet, et sans doute plus spécifiquement au moment de son apparition. En France, pas un objet, pas une invention qui ne donne lieu à polémique. Merveilleux engins de communication, multiplicateurs de contacts, lieux d'expression démultipliée, vecteurs de démocratie nouvelle, d'une part, moyens d'asservissement, voire d'addiction, sources de crétinisation, drogues, d'une autre, ainsi sont nos outils internet, portables et autres. La machine et l'objet fabriqué par elle sont unis dans le même mouvement d'attraction-répulsion, d'acceptation-rejet. Les débats sur les premières greffes cardiaques ne sont pas si vieux, agrémentés par bien des cerveaux plus ou moins cléricaux qui expliquaient que l'homme risquait d'y perdre... son âme². Les débats actuels sur les biotechnologies, les nanotechnologies, les OGM en attestent.

Une circonstance accentuante se trouve aujourd'hui dans le croisement avec le jeu. Portables, jeux vidéo, i-pad de toutes sortes sont l'objet d'enthousiasmes délirants qui n'ont d'équivalents, en quantité, que les commentaires désolés se rapportant aux mêmes. C'est qu'une représentation n'est jamais seule. Elle appartient à des ensembles, que la sociocritique nomme sociogrammes³, et dont les éléments sont toujours susceptibles d'appartenir à un autre⁴. Ici l'objet croise le jeu, et les conflits inhérents à chaque

ensemble ne font que s'amplifier. Le jeu n'est-il pas lui aussi ce qui apporte à l'homme, à commencer par l'enfant, en le socialisant, en l'éduquant ? Et ce qui... le désocialise du même geste, l'isole, l'obsède, l'obnubile ? Adjonction et addiction. Jouer, c'est à la fois *se jouer de* et *être le jouet de*. Tout comme l'objet nous menait à *avoir pour objet* et *être l'objet de*.

Or tout ceci, pour quiconque connaît un peu la Corée, est très franco-français. Nous tenons là un excellent exemple d'analyse comparatiste, ou, pour être très précis, un argument de fond pour rejeter toute analyse comparatiste, pour cause d'absence... d'objet. Disons-le au risque de la généralisation: L'objet, en Corée, n'est pas la cible d'une critique. Bien au contraire: il est en soi preuve concrète et matérielle d'un progrès, d'une avancée.

On peut s'interroger sur cet écart entre deux sociétés qui offrent, apparemment, quantité d'objets et de marchandises semblables, au point de provoquer d'innombrables contresens chez ceux qui parlent un peu vite de la société qu'ils découvrent à peine. Il n'y a probablement pas d'explication unique, mais tout un faisceau. Il faudrait sans doute remonter aux temps reculés, et à la double perception des forces de la nature, nourricière et destructrice tout à la fois: le fleuve qui nourrit et dévaste, le feu qui chauffe et détruit, le ciel, divinisé et porteur de châtement. La réification ultérieure des croyances conforte cette vision, temple du Ciel, fêtes de solstices, prière pour les récoltes, etc. Mais si cela modèle des mentalités, c'est sans doute trop ancien pour expliquer un phénomène actuel. Et il n'est pas bon pour comprendre de se laisser aller à un déterminisme transhistorique. Après tout, les réactions devant l'irruption des forces étrangères en Corée à la fin du XIXe siècle auraient fort bien pu mener à un refus ou une critique des objets. N'était-il pas question alors de *rejeter l'hétérodoxie* et de *défendre l'orthodoxie*, de *respecter la civilisation*, *rejeter la Barbarie* ? Ou, dans un mouvement plus conciliateur ou plus réaliste, de promouvoir les *Idées orientales* et le *Savoir-faire occidental* ?

Une piste semble s'ouvrir du côté des représentations que les deux sociétés ont d'elles-mêmes, produits de l'histoire, obéissant à différents registres d'historicité. Si la parade post-moderne n'a guère eu d'écho en France, le terme a connu une grande fortune dans la Corée des Années 80-90. Ce n'est pas le lieu d'en faire l'historique ou l'analyse, mais il convient de signaler la rapidité avec laquelle la Corée a reçu, volontairement ou non, (et c'est une autre histoire), les attributs du Moderne. C'est, me semble-t-il ce qu'elle a appelé le post-moderne, loin de son sens occidental. Comme si la révolution industrielle ouest-européenne avait eu lieu en quelques décennies⁵ et non sur une longue période. Le postmoderne, c'est la réception concentrée du moderne, mais sans le regard critique, c'est la diffusion des ingrédients du moderne, mais à des rythmes différents et sur une durée différente des pays qui ont d'abord produit ces ingrédients⁶. En termes benjaminien, il y a eu *choc*, et si concentré dans le temps que le nouveau ne s'est pas installé en position de dialogue (même conflictuel) avec le passé, mais comme donnée indiscutable. La double catastrophe de la Libération (avec partition du pays) et de la Guerre de Corée (avec destruction du pays et confirmation de sa partition) a certes joué sur le développement du discours homogène et lénifiant du nationalisme, mais a surtout contribué à interdire ce dialogue.

Ce n'est sans doute pas suffisant. Pour comprendre cet ensemble objet-moderne, l'analyse devra se pencher sur les effets de la conséquence la plus importante de ce que seule la presse a pu nommer « miracle »: bonds économiques, progrès divers, copie, tout

ce que recèle la représentation des Petits Dragons peine aujourd'hui à rendre compte de ce que l'Orient extrême pense de lui-même. Car il n'est plus⁷ (pour lui-même) cette bande de fourmis copiant 18 heures par jour les produits occidentaux dans une course éperdue pour rejoindre les pays modernes, il est lui-même producteur de Moderne (Samsung, LG, Hyundai, etc.). Si l'attirance-répulsion à l'égard des USA et du Japon continue, l'objet technologique avancé que le Coréen tient dans ses mains est désormais coréen. Une trace inversée en apparaît dans le fait que le mot « post-moderne » a, au même moment, quasiment disparu des débats, en tout cas de la parole publique.

Nous n'avons pas quitté la question de l'objet, car l'expérience post-moderne coréenne aboutit à une déshistoricisation du Moderne, devenu valeur en soi. Le Moderne est bon en lui-même (là où, on l'aura compris, la représentation française l'aura divisé, les fées de la Querelle des Anciens et des Modernes se penchant sur son berceau: nouveauté, art nouveau, ajout à l'histoire vs rupture avec le passé, destruction, ignorance). Le Moderne est valeur indiscutée. Une fois encore, il ne faut pas l'envisager de façon déterministe. Il aurait pu en être autrement, et il en a été autrement. Lorsque l'équation Moderne = Japon s'est imposée au moins parmi les jeunes Coréens éduqués, le Japon n'était pas encore le colonisateur tortionnaire qu'il allait devenir. Il était le point d'appui, la base matérielle du *choc* sur laquelle les jeunes Coréens (souvent des cadets, des illégitimes ou des femmes cherchant à contourner le carcan confucianiste) allaient s'appuyer pour bâtir un monde nouveau, à l'image de la verticalité découverte à Tôkyô. Et lorsque le même Japon écrase dans un même mouvement l'indépendance et la coréité, les Modernes se trouvent coincés dans une contradiction inouïe, que fera de tant d'entre eux des collaborateurs possibilistes contraints⁸: Le Moderne, c'est l'envahisseur, la Corée, c'est l'arriération et la défaite. C'est encore la double catastrophe de la Libération ratée et de la Guerre dévastatrice qui va redistribuer les cartes. Devant l'universel naufrage des valeurs (rien ne peut expliquer la situation), la fuite en avant sera la seule solution. Sur fond d'interminable guerre civile.

Tel qu'envisagé jusqu'ici, on pourrait croire que l'objet, en Corée, est une notion simpliste et non contradictoire. Le fait de ne pas être conflictuel, ou enjeu de débats, ne lui interdit pas d'entrer en dialogue avec d'autres notions. Et il ne convient pas de considérer les choses de façon trop tranchée. On trouve ici et là des regards analytiques qui tentent de rendre à l'objet toutes ses dimensions sociales. Je pense par exemple à un article de Kang Chunman dans le *Hangyore 21*, *La République des esclaves du téléphone portable*, dont le titre est un écho lointain d'Umberto Eco. Je pense aussi, un peu plus loin, à la fameuse nouvelle de Ch'ae Manshik, *Une Vie Ready-made*, référence dadaïste qui montre avec une grande acuité que l'homme, au stade de la marchandise, est aussi marchandisé.

Si j'en reviens à mon argument précédent, le principal obstacle à la lecture critique du moderne, c'est sans doute que la Corée en est devenue productrice. Car à force de répéter certaines des représentations bien ancrées de l'Asie-Orient, en les appliquant autant à la Corée qu'au Japon, foule, danger, copie, et à se gausser du *Made in Korea*, la paresse représentative a trop souvent, en France, laissé croire que le développement de la Corée n'était que la reproduction (encore un produit!) de celui de l'Europe-Occident, un discours bien huilé et très intéressé permettant de continuer à faire de l'Ouest le point de référence temporel et spatial de l'évolution du monde. On en devine facilement les implications géo-politiques: plus un pays d'Asie ressemblera, par ses objets, à l'Occident, plus il *imitera*, plus il *reproduira*, et plus vite il sera taxé de moderne et prendra sa place à table...

Or, à se répéter, la vache orientaliste n'a pas bien vu passer le train du développement. L'informatique, grande productrice d'objets, est un merveilleux terrain d'expérimentation du nouveau rôle des objets. Si l'on veut bien tenir compte de l'ensemble des événements trop rapidement développés ci-dessus, on doit pouvoir facilement convenir du fait que produire ses propres objets-marchandises, dans un pays nationaliste et moderne, est un événement fondamental. Et lorsque les mêmes marchandises deviennent des marchandises de référence, à l'exportation, c'est-à-dire y compris dans les pays qui se considèrent comme les pourvoyeurs de la modernité, c'est incontestablement toute la face représentative du monde qui en est changé.

Une analyse plus fine montrerait que, même s'il n'est guère objet de débats, s'il n'est pas vraiment en lui-même une représentation, l'objet ne peut ne pas être en dialogue avec d'autres notions. Celles, par exemple, qui renvoient à ses fonctions : offres, cadeaux. Ce serait s'engager dans une toute autre analyse, mais il est intéressant de souligner la différence de statut du cadeau entre la France et la Corée: gratuité / utilité. Il est bien rare en France qu'un cadeau important soit utile, et sa gratuité est justifiée par l'esthétique. Ce qui fait que ce qui est gratuit (offert et inutile) est cher... Et quand ça ne l'est pas (trop), sous la forme des jouets, qu'on imagine la tête d'un enfant français qui recevrait des caleçons à Noël... Alors qu'il est bien rare en Corée qu'un cadeau pour une grande occasion ne soit pas utile. On n'est pas surpris, à l'occasion d'un mariage, de se voir offrir des slips et des chaussettes. Et lorsque revient Chusôk, les magasins regorgent, malgré les prix élevés, de boîtes de viande *kalbi* ou de conserves.

On permettra au littéraire de considérer qu'une notion est toujours partie prenante de narrations et que la littérature dévoile souvent mieux et avant les autres le statut du social. La Mère élastique, protagoniste de *Celle que j'ai rencontrée à l'aéroport* de Pak Wansô⁹ (1988), effectue un travail peu gratifiant dans un PX de l'armée américaine. Ne comprenant pas, ne pouvant pas comprendre l'attitude hygiéniste des Américains devant les marchandises, elle pratique le détournement à grande échelle, ce qui explique son nom. Au moment où elle entre travailler au magasin, elle est mince, lorsqu'elle en sort, elle est grosse, tant elle a glissé de choses dans son pantalon. Lorsque le réfrigérateur du PX tombera en panne et que la direction fera jeter des quartiers de viande encore congelée sous les yeux des ressortissants d'un pays encore atrocement pauvre, la crise éclatera. On voit ici à l'œuvre deux regards inconciliables sur l'objet, fondés sur deux histoires du regard sur l'objet. Pour les Américains, le temps et l'aisance ont fait leur œuvre, on se persuade avoir une distance par rapport à l'objet, on a des *droits* de consommateurs. La Corée précapitaliste et détruite n'est pas devant une marchandise: elle est devant des objets de subsistance. La viande, ça se mange. Ça ne se vend pas vraiment, puisque ça se vole. Détruire des monceaux de viande encore comestible, par *principe de précaution*, ce n'est pas protéger un circuit de distribution, c'est arracher de la nourriture des mains d'un affamé.

Trente années plus tard, l'immense accumulation de marchandises est réalisée, et ses producteurs sont réifiés, redevenus des marchandises ready-made eux-mêmes. Dans sa nouvelle *Poétique de la Soif*, la romancière Ch'oe Yun (1991) nous offre le portrait d'une jeune femme qui a tout sacrifié à sa carrière et à sa réussite, niant autant sa féminité que son individualité, selon la loi d'airain de la valeur d'échange. Jusqu'à la prise du conscience du phénomène, qui la pousse à réaliser tous ses avoirs sous la forme d'un gros diamant, qu'elle avale juste avant de se jeter en voiture contre un mur de la mairie de Séoul, détruisant avec sa vie toute la valeur créée.

Mais à emprunter des routes *objectivement* semblables, il convient de se demander si la Corée ne va pas se poser aussi les questions qui viennent ici avec. Héritier de la pensée critique de la modernité et des objets (Marx, Heidegger, Benjamin), Günther Anders (2011), observe que la production de masse est aussi production des hommes de masse, pour lesquels le spectacle des objets du monde est un spectacle médiatisé et individualisant. Médiatisé parce que l'essentiel des objets et de leurs usages leur parvient par les médias, individualisant, parce que ce spectacle est accessible par la consommation privée de ces médias. Nous voilà *ermites de masse*, consommant individuellement les mêmes objets que tous les autres, bien que pensant avoir exercé un choix individuel. La valeur d'échange s'impose et uniformise, grâce au semblant de valeur d'usage qu'offre la consommation individuelle. La société coréenne devra, comme les autres, répondre à ces défis. Mais à sa façon.

Bibliographie

Anders, G. 2011. *L'Obsolescence de l'homme*, 2 vol. Fario.

Ch'oe, Y. 1991. *Poétique de la Soif*. Paris : Le Monde / Actes Sud (traduction l'auteur et PM).

Duchet, C., Maurus, P. 2011, *Un Cheminement vagabond, Nouveaux Entretiens sur la sociocritique*. Paris : Champion.

Maurus, P. 2010. *La Corée dans ses fables*. Paris : Actes Sud.

Pak, W. 1988, Celle que j'ai rencontrée à l'aéroport. In : *L'Oiseau de Molgyewol, anthologie de nouvelles coréennes contemporaines*. Paris : Le Méridien éditeur (traduction Kim. H.-Y. et Maurus, P.).

Notes

¹ Les champs sémantiques ne correspondent évidemment pas exactement

² Sans oublier la femme, moitié du Ciel, qui peut être femme-objet...

³ « Ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, en interaction les unes avec les autres, centré autour d'un noyau lui-même conflictuel ». Duchet, 2011

⁴ C'est d'ailleurs cela la définition mathématique de l'ensemble.

⁵ Pour affiner l'analyse, on peut considérer qu'elle a eu lieu deux fois en Corée, d'abord au tournant du siècle dernier, avec la brutalité de l'irruption étrangère couronnée par la mainmise japonaise, puis après les Années 60, avec le pseudo-miracle, deux période séparées par la destruction de l'essentiel de ses manifestations visibles.

⁶ J'ai émis l'hypothèse (dans *La Corée dans ses Fables*, 2010) que la Corée avait été post-moderne (dans le sens ci-dessus) sans avoir été moderne. On pourrait dire aussi, en termes meschonnicien, moderne sans modernité.

⁷ L'a-t-il jamais été !

⁸ C'est-à-dire tenant compte des maigres possibilités laissées par l'occupant, dans la mesure où les résistances étaient écrasées ou repoussées en Mandchourie.

⁹ Qui vient de disparaître.